LE CARNET D'UN BOHEME.

Notes inédites sur Joe Beef.—Le diner à la cantine.—Philanthropie excentrique.—La tire-lire de l'hôpital etc., etc.—

S'il faut juger de l'importance d'un citoyen par le nombre d'admirateurs qui viennent le visiter lorsqu'il est étendu dans son cercueil, Charles McKiernan mieux connu sous le nom de Joe Beef, est certainement un des Montréalais dont la perte a causé les plus profonds regrets. Sans tomber dans l'exagération, au moins dix mille personnes se sont pressées autour de sa maison le jour où ses restes ont été portés en terre.

Joe Beef était à Montréal la coqueluche des gens que la fortune avait traités en marâtre ; il était la providence de cette foule de bohêmes du travail qui s'arrachent une piteuse existence sur les quais sous les ardeurs dévorantes du soleil de juillet, ou sous les pluies torrentielles et glacées de novembre.

Sa devise était connue de tous ses clients : *Live and let live.* Vivez et permettez aux autres de vivre.

La pratique affluait toujours à la cantine de Joe Beef.

Voyez ce misérable à la blouse effiloquée, au feutre rougi et rongé par le temps. Ses chaussettes sont à l'état d'abstraction, ses souliers éculés sont entamés par des tissures décrivant des rictus effroyables, ses pantalons ont des lacunes aux genoux et au séant, son col est veuf de cravate ; bref l'ensemble de sa personne semble être une statue de la misère sculptée par la main de l'indigence.

Le travail a manqué sur les quais, et le malheureux manœuvre n'a pas un sou dans sa poche pour s'acheter un crouton de pain. S'il n'y avait pas un Joe Beef à Montréal, la faim, mauvaise conseillère, le porterait à commettre :

> Cette action furtive et vile de la rue,
> Où le cœur tremble, où l'œil guette, où la main saisit.

Ce misérable n'ira pas grossir le nombre des pensionnaires de Sa Majesté. Non, il a une dernière ressource, c'est la charité du cantinier.

Midi sonne au cadran de fer de la douane, l'essaim des ouvriers de bord se dirige vers l'hôtellerie de Joe Beef. C'est l'heure du diner. Le pauvre affamé se mêle à la foule qui se rue dans la cantine. Il s'approche du comptoir où fume un potage plantureux dans une grande cuvette de ferblanc, et où le maître d'hôtel dépose une montagne de viandes bouillies qui répandent dans l'atmosphère une buée chaude et pénétrante.

Joe Beef a toisé du regard le client à la mine suspecte.

—On paie d'avance ici, dit-il : où sont tes cinq centins ?

—Je n'ai pas travaillé depuis deux jours et je n'ai plus le sou. Je voudrais du crédit pour un repas.

—Du crédit, on n'en fait pas ici. Ho ! Jack, Bill, Bob, connaissez-vous cet homme, est-ce un ivrogne et un sans-cœur ? L'avez-vous vu chercher du travail ?

—Non, dit un des manœuvres interpellé, je sais qu'il a demandé de l'emploi à l'arrimeur, mais nous étions au complet.

—Approche-toi, répond Joe Beef, en s'adressant au misérable. Tiens, voici le quart d'un pain, la moitié d'un gigot de mouton et un verre de porter. Tu ne me dois rien. Ce soir tu souperas gratis et je ne chargerai rien pour le coucher. Et vous autres, vous m'entendez, vous allez vous occuper de cet homme. Faites lui obtenir du travail. Personne ne doit crever de faim à Montréal.

Une demi-douzaine d'autres clients sont servis de la même manière.

Maintenant décrivons rapidement le diner chez Joe Beef.

Le potage est rédigé par un chef de cuisine spécialement attaché à l'établissement. Il bout dans deux immences marmites de la capacité de vingt-quatre gallons. Le bouillon est d'une composition hybride. On y trouve les côtes d'un ci-devant *sirloin*, une vingtaine de jarrets de bœuf, et les os d'une douzaine de gigots de mouton agrémentés par une douzaine de navets, d'oignons et une quantité de riz ou d'orge.

Le potage est enlevé des deux marmites et placé dans des cuvettes de fer blanc. Il est ensuite posé sur le comptoir où madame Joe Beef préside à la vente. Chaque consommateur en offrant cinq centins a doit à une gamelle de soupe de la capacité de trois demiards et à trois quarterons de pain.

La cuiller de fonte étamée est attachée à la gamelle par une chainette de fer.

Pour cinq centins de plus, Joe donne une ration copieuse de viande bouillie avec une tranche de pain épaisse de trois pouces. Le consommateur *swell* paie dix centins pour faire son Balthazar. Avec ses dix centins, Joe lui passe sur une poêle un bifteck, un gros oignon, deux onces de *fort* bon beurre et une portion de pain. Comme la viande n'est pas cuite le client porte sa poêle aux fourneaux de la cuisine et fais lui-même les apprets de son repas. S'il veut trancher du nabab il donne cinq centins de plus au Vatel de la cantine pour entourer de soins la cuisson de sa viande. Chez Joe Beef au repas du midi, il n'y a que les premiers arrivés qui ont le privilége de manger sur des bancs ou des chaises écloppées, les autres s'asseoient moralement. Il n'y a pas de fourchettes, le menu se mange sur le pouce.

Des employés de la cantine se tiennent aux portes et s'assurent qu'aucun des consommateurs emporte la gamelle ou les autres ustensiles de cuisine.

Pendant toute la durée du dîner, Joe Beef, ses manches de chemises retroussées au-dessus du coude, fait jouer ses pompes à bière et sert ses clients dans des tasses de fer blanc. Les verres n'ont plus leur raison d'être dans la cantine depuis dix ans, parce que la casse était devenue ruineuse.

De midi à une heure les *sunjishes* boivent à tire larigot, en écoutant les aphorismes émis à chaque instant par le cantinier loquace : " Buvez, mes bons amis, buvez de ma bière. C'est la bière qui fait le bon soldat anglais. La bière est le meilleur ami de l'ouvrier, seulement, respectez-vous. Personne ne doit se griser." Suivent ensuite des tirades contre les prêcheurs de tempérance, des satires contre Beecher, le marquis de Lorne le frère Jonathan, le libre échange et les têtes couronnées.

Si un client se poivre à outrance et dépose sur le zinc une pièce d'argent pour une consommation qui le mettre hors d'état de travailler, le cantinier s'empare de la monnaie et la fait disparaître dans un coffret en fer au bénéfice des hôpitaux. Ce coffret se vide la veille du jour de l'an et contient une centaine de piastres.

Malheur au pochard s'il se rebelle contre Joe. Celui-ci ne dit pas un mot. Il fait un clin d'œil au *bouncer* l'exécuteur ordinaire de ses decrets sans appel. Le *bouncer* qui cumule les fonctions de pianiste de l'établissement, empoigne le tapageur par le col de sa blouse, et en deux temps et deux mouvements, par deux coups de pied appliqués avec un talent hors ligne, il lance notre individu par la porte et l'envoie faire de la toile sur le macadam de la rue. Lorsque ce pochard aura cuvé son whisky, il rentrera dans la cantine à l'heure du souper et fera ses excuses à l'hôtelier.

Survient-il une querelle entre les habitués de l'établissement, Joe fronce le sourcil, un cercle se fait autour des discutants, le *bouncer* paraît et interroge son maître du regard. La paix se rétablit avant que le maître ait parlé.

Joe trône derrière son comptoir comme Jupiter sur l'Olympe. Il se montre bon prince avec ses sujets. Si dans une ribotte un de ses pensionnaires tombe entre les mains de la police après une querelle commencée dans sa maison, il se rendra au bureau du recorder et paiera son amende. C'est l'honneur de la maison qu'il faut sauver.

Joe Beef il y a une couple d'années portait un soin tout particulier au moral de ses clients.

Tous les dimanches après-midi la salle de récréation de ses ours se convertissait en église.

Un jeune illuminé portant un costume semi-clérical, espèce de soldat dans l'armée du salut montait sur une plateforme, pérorait pendant une couple d'heure, devant les habitués de la maison. Joe Beef posté en arrière de l'auditoire surveillait l'effet de la prédication.

Un jour il disait à un membre de la presse que la curiosité avait poussé à assister à ce spectacle : Ecoutez ce ministre-là ! Il en fait de la besogne. C'est un *hot gaspeller*. La religion prend chez moi. C'est à tel point que je songe à engager Chiniquy comme aumonier de ma cantine. Attendez un peu. Je vais attendrir quelques infidèles.

Il dit et poussant trois ou quatre bohêmes sur la dernière rangée de bancs : " Soyez ému mes garçons, ajouta-t-il, pleurez comme il faut et je vous paierai la goutte."

L'effet de ces paroles fut magique. Cinq ou six secondes plus tard des gémissements se faisaient entendre dans l'auditoire.

Le prédicateur se rengorgeait croyant qu'il avait attendri les pécheurs jusqu'aux larmes.

Joe, tournait le dos à l'auditoire, tirait la langue et avec un air narquois il disait au journaliste : " Pensez-vous à présent que ma mission ne vaut pas celle du *Witness ?* "

H. BERTHELOT.

C'EST PAS MALIN !

Air que l'on voudra (c'est indiqué !)

C'est pas malin de dev'nir député,
Y'a qu'a se lancer dans la politique.
Et de risquer la partie *d'écarté.*
Il faut d'abord, compter sur une clique
Pour se faire présenter candidat,
Et puis après, dans toutes les gazettes
Il faut bien faire imprimer son " dada."
Alors, au son de ces mille trompettes,
Vous arrivez en plein dans l'mouvement,
Et l'lendemain, lorsque poindra l'aurore,
Si de l'échec, on apprend l'évèn'ment.
Eh bien, ma foi ! 'faut r'commencer encore !

WILLIAM PITON.

LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

Entre bons confrères.

Deux médecins parlent d'un troisième, grand amateur de réclames, et qui, à propos de tout et à propos de rien, trouve toujours le moyen d'emplir de son nom les colonnes des journaux.

—Enfin, dit l'un des docteurs, quelle cure a-t-il faite ? Quel personnage de marque soigne-t-il ?

—C'est bien simple, répond l'autre ; il ne soigne que sa réputation !

***

Il y a quinze jours, le papa avait demandé à son fils, qui est à l'école du Plateau :

—Quelle place as-tu eue, cette semaine ?

—J'ai été vingt-sixième.

—Et combien êtes-vous, dans ta classe ?

—Vingt-six.

Hier, le papa demande de nouveau le chiffre de sa place à son héritier, qui répond :

—Vingt-cinquième.

—Ah ! tu as monté d'un cran ?

—Non ; y en a un qui est parti !